

Italie

LA MUSIQUE A ROME

La saison qui vient de se clore nous a apporté, en comparaison des autres, un souffle de beaucoup plus large et plus vivifiant. C'est au cours de cette saison 1927-28 qu'un théâtre d'opéra ayant des desseins et des ressources artistiques a surgi dans la ville où les traditions de l'art lyrique d'un Del Cavaliere, d'un Caccini « le Romain » et d'un Agazzari avaient depuis longtemps sombré sous les bordereaux de vulgaires profiteurs.

En quelques mois, le « Théâtre Royal » a monté, parmi un certain nombre d'opéras célèbres ou au moins déjà favorablement appréciés, deux nouveautés assez intéressantes : *Dafni* de Giuseppe Mulé et *Giuliano* de Riccardo Zandonai ; des spectacles encore nouveaux pour notre public ont été également présentés, au nombre desquels *Le Rossignol* d'Igor Strawinsky et *la Giara*, de Alfredo Casella, qui remportèrent un particulier succès. D'autres premières intéressantes, comme *Fra Gherardos* de Pizzetti et *Edipus Rex* de Strawinsky, ont été renvoyées, faute de temps, à la prochaine saison 1928-29 et l'on a de sérieuses raisons d'espérer que ces œuvres auront une convenable réalisation scénique et musicale.

Je me bornerai ici à donner un aperçu des caractères les plus saillants de *Dafni* et de *Giuliano*, les autres œuvres étant déjà connues hors d'Italie.

La valeur de *Dafni* est surtout musicale, le livret n'ayant pas de grandes ressources en soi-même. Il s'agit d'un drame pastoral, tel qu'on aurait pu le concevoir au ^{xviii}^e siècle, où réapparaît cet âge mythique qu'aujourd'hui on recommence à aimer ; et la musique de Giuseppe Mulé est elle-même tout empreinte d'une subtile saveur archaïque, qui nous reconduit, dans ses meilleures pages, aux anciens créateurs de l'Opéra. L'orchestre n'y joue qu'un rôle très restreint, pendant que les personnages et les chœurs déroulent sur un plan d'absolue clarté leurs souples *ariosi* aux étranges inflexions modales, enveloppés d'une tendre atmosphère lyrique tout italienne et sicilienne. La mort de *Dafni*, embaumée par les doux chants des chœurs antiques, est une page de pure beauté, et elle peut bien racheter ce qu'il y a de douteux ou de mauvais au cours de ces trois actes d'un musicien de race, auquel est réservé — j'ose le prévoir — un rôle de premier ordre en Italie, s'il réussit à se délivrer de certains échos mascagniens qui n'ont rien à faire chez lui, si sobre et essentiellement classique.

Avec *Giuliano* de Riccardo Zandonai, nous nous retrouvons au pôle négatif de notre opéra, c'est-à-dire au drame musical dont un douteux rappel aux cadres de l'opéra traditionnel ne réussit pas à renier l'esprit symphonique et foncièrement allemand. L'auteur de *Conchita* et de *Françoise de Rimini* était particulièrement doué pour nous donner des types de mélodrame de transition à mi-chemin entre le Musik-Drama et cet Opéra néo-classique auquel visent aujourd'hui nos jeunes les plus avancés. Mais, dans ses derniers travaux, M. Zandonai ne montre désormais que trop rarement cette sève symphonique qui est nécessaire au musik-drama, et il n'est pas dit que son lyrisme vocal suffise à racheter cette perte. Il lui reste pourtant une réelle puissance d'analyse qui ne laisse passer aucun détail de la psychologie fiévreuse

et tourmentée de son nouveau héros St Julien l'Hospitalier. De ses qualités d'analyste se dégage dès lors une écriture très fouillée, où de savantes et précieuses recherches orchestrales viennent relever une harmonie presque toujours expressive jusqu'à l'exaspération. Ce qui manque à mon avis dans cette longue et lourde partition, c'est la synthèse, qui compte seule au théâtre d'Opéra et que nul détail ne peut racheter à l'égard du public.

Gastone ROSSI-DORIA.

Roumanie

////// BUCAREST.

La saison symphonique fut assez riche de nouveautés et nous révéla entre autres, la *Habanera* de L. Aubert, la *Symphonie classique* de Prokofieff, les *Impressions de Music-Hall* de Pierné, *Au Parc Monceau*, de Ferroud, *Gigues* de Debussy (Concerts Georgesco), *l'Italia* de Casella, *l'Histoire du Soldat* de Stravinsky, la *Sérénade* de Reger (Concerts Hermann Scherchen). Parmi les œuvres roumaines, créées cette année, citons tout d'abord la remarquable *Deuxième Suite* de Georges Enesco, œuvre considérée longtemps comme perdue, puisque égarée à Moscou avec le trésor roumain. Cette œuvre vigoureuse, d'une inspiration noble et robuste à la fois, pleine de force rythmique et de vie puissante, repose sur un travail thématique et contrapuntique des plus ingénieusement réalisés et dénote une très sûre maîtrise de construction.

Une *Sinfonia da camera* de Michel Andrico, habilement écrite dans ses contours plaisants et sans nulle prétention agressive, l'ouverture d'*Hécube* de Constantin Nottara, page noblement inspirée pleine d'élan et de vigueur ; la *Bagatelle* pour contrebasse et orchestre de Filip Lazar, esquisse brève et spirituelle d'un des plus doués parmi les jeunes musiciens roumains.

A l'Opéra, Mozart fait (enfin !) son entrée au répertoire avec *l'Enlèvement au Sérail*, chanté en roumain. *Pétrouchka*, de Stravinsky y est monté également pour la première fois.

Une seule œuvre autochtone, dont la représentation prit les proportions d'un vrai événement : *Napasta*, drame lyrique en trois actes, du jeune compositeur Sabin Dragoi, directeur du Conservatoire de Timisoava.

Le titre de l'œuvre, qui signifie un malheur qui frappe injustement, est celui d'un drame sombre et poignant dû au grand écrivain roumain, I. L. Caragiale.

Un pauvre garde-forestier, condamné pour meurtre par une erreur judiciaire, devient fou à la suite des tortures endurées au bagne. Le vrai meurtrier, rival de la victime, dont il a épousé la veuve, est à son tour torturé par le remords les plus cruels, tandis que sa femme, nouvelle Electre, ne vit que de sa vengeance, qu'elle prépare lentement et avec une cruauté farouche.

Le compositeur, qui est un parfait connaisseur du folklore roumain, en a fait dans son ouvrage un large emploi et sa musique, quoique pas toujours très adéquate aux sentiments exprimés par ses personnages, dénote une inspiration populaire très pittoresque, d'où une vague influence slave transparaît par endroits. Des chœurs,